L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 AVRIL 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 24 AVRIL 1893.

Simon & Gomez,
Propriétaires-Editeurs

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la comédie, avec les pos.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$6 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le shérif, à son entrepôt rue Ste-Anne, près Chartres, au comptoir de valeur pour caff. étagère, tables pour poêl, vins, liqueurs, cigares, etc.

FAUT-IL OU NE FAUT-IL PAS SE FAIRE REVACCINER.

Faut-il ou ne faut-il pas se faire revacciner? demande M. HENRI DE PARVILLE, dans le *Journal des Débats* du 5 avril. On trouve encore assez répandu, surtout dans les campagnes, ce préjugé dangereux que la vaccination et la revaccination peuvent provoquer la variole. Il convient de répondre résolument : Oui, il est utile de se faire revacciner. La statistique, les observations cliniques ne laissent aucun doute à cet égard. La revaccination est une opération d'autant plus indispensable que l'immunité due à une première inoculation préservatrice ne dure pas plus de quelques années. On voit quelquefois des vaccinés contracter fort bien la variole. L'immunité n'est, comme tout en ce monde. Quant au prétendu danger des revaccinations, c'est une légende à dormir debout, qui a pris naissance en Angleterre et en Belgique, au bon temps où les immortelles découvertes de M. Pasteur n'avaient pas encore illuminé d'une lumière éclatante les problèmes relatifs au rôle capital des inoculations préventives.

M. Hervieux vient, du reste, de formuler à l'Académie de Médecine plusieurs conclusions qu'il est bon, à ce propos, de porter à la connaissance du public. Elle concernent l'immunité et la réceptivité vaccinales. M. Hervieux définit l'immunité, comme M. Bouchard, un état particulier de l'organisme qui s'oppose à l'évolution du virus-vaccin, et la réceptivité, cet état de l'organisme qui est spécialement favorable à l'évolution du vaccin. Les mots ainsi définis, M. Hervieux conclut de ses recherches :

1. L'immunité vaccinale naturelle est très rare dans l'espèce humaine, ce qui revient à dire que nous sommes à peu près tous aptes à contracter la maladie.

2. L'immunité n'est conférée par le vaccin qu'à dater du septième jour après l'inoculation. Faible à l'origine, elle n'atteint son maximum de puissance qu'au bout de dix, douze et quinze jours. Cette remarque fait justice de certaines observations tendantes à prouver que des sujets vaccinés en temps d'épidémie ont néanmoins contracté la variole. Naturellement lui les sujets ont gagné le mal avant que le vaccin ait eu le temps d'exercer son influence préservatrice.

3. La période d'état d'immunité vaccinale ne dure guère que sept ou huit ans. Au delà commence la période de déclin. L'immunité due à une ou plusieurs revaccinations est d'autant moins durable que le sujet est plus jeune; elle persiste d'autant plus que le sujet est plus âgé.

4. Au point de vue des caractères de l'éruption, les revaccinations offrent des variétés qui correspondent aux différentes phases de la période d'immunité acquise. Ils peignent aux yeux en quelque sorte les degrés divers de l'évolution du bouton vaccinal classique.

5. La durée de l'immunité acquise, quand on a eu la variole elle même, ne dépasse guère la durée de l'immunité vaccinale. Cé qui montre la nécessité des revaccinations chez les variolés comme chez les vaccinés. Il ne faut pas dire : "Bah! je n'ai rien à craindre, j'ai déjà eu la variole." On la gagnerait encore parfaitement, ce qui est arrivé plus d'une fois.

6. Chez les sujets ni vaccinés, ni variolés, la réceptivité originelle pour le vaccin est presque absolue. Ce qui signifie que chez ceux-là le vaccin prend toujours.

7. Chez les personnes vaccinées, la réceptivité complètement disparue pendant plusieurs années après la première vaccination se rétablit progressivement de façon à récupérer peu à peu sa force primitive.

8. Chez les revaccinés, la réceptivité tend à reparaître au bout de quelques années, mais notamment amoindrie.

Chez les variolés, la réceptivité vaccinale est susceptible de rentrire comme chez les vaccinés, mais il n'est pas exact de dire, avec quelques auteurs, qu'elle est constamment supérieure à celle des vaccinés.

Tels sont les faits, d'après. M. Hervieux. Il n'y aurait pas non plus de faux vaccin dans le sens littéral du mot, pas plus qu'il n'y a de fausse variole. Ce que l'on qualifie de faux vaccin est parfaitement de la vaccine vraie, mais plus ou moins incomplètement développée. Et, en effet, le vaccin recueilli sur des boutons prétendus faux vaccin, donne généralement des pustules de vaccination complète. Le prétendu faux vaccin complète l'immunité, quand elle est prête à s'éteindre, et lui restitue ce qu'elle a perdu. Il arrive souvent que des vaccinations fraîtres, n'est-à-dire qui n'ont fait naître aucune éruption locale, sont aussi complètement préservatrices que celles qui sont suivies de boutons bien développés.

Il sera bon de déloger de la mémoire les préjugés qui ont encore cours sur la vaccine et les revaccinations et de méditer les conclusions de M. Hervieux, qui n'exultent d'une longue pratique et d'une enquête considérable.

A propos de la mort du cardinal Place, archevêque de Rennes, plusieurs journaux rappellent un fait de la vie de Son Eminence, dont la semaine religieuse du diocèse garantit l'authenticité, ayant recueilli même ce récit de la bouche du Cardinal :

"Revenu en 1871 dans sa ville de Marseilles Mgr Place y reste pendant toute la durée de la Commune qui se déchaîna sur cette ville, et, cette fois encore, il fit preuve d'un grand courage.

"Le samedi 6 avril, jeudi saint, d'être occupés par les communards, les Pères n'en pouvaient sortir, et le Saint-Sacrement était resté dans la chapelle envahie. Mgr Place courut, aussitôt, à la chapelle, où il entra seul, et monta les degrés de l'autel au milieu des émeutiers, intimidés par la fière attitude de l'évêque. L'un d'eux lui demanda ressentiment ce qu'il voulait, et, sur la réponse du Prélat, allama, lui-même, quelques cierges. Lorsque Mgr Place quitta la chapelle, on entendit le chef de la bande commander :

"—Quatre hommes pour escorter le Saint-Sacrement!.... Portez, armes!

"Et l'évêque s'éloigna, après avoir bénéficié cette étrange escorte."

Devant Saint-Roch.

—Pourriez-vous me dire, monsieur, qui l'on enterre :

Boireau très poli.—Je ne sais, mais tout me porte à croire que c'est la personne qui est dans le cercueil.

L'oncle de notre ami Z....., quoique bon enfant, est d'une violence à tout casser.

On parlait, devant lui, d'un monsieur qui, en jouant avec un revolver, avait blessé l'un de ses amis.

—Si quelqu'un, s'écria-t-il, plaisantait devant moi avec un revolver, je le tuerais net.

—Oh!....

—Dame! pour éviter un accident!

Un général du *Charivari* :

Un marchand, écrivant que cette nouvelle, Lassez-moi tout le monde quand Comme il devait veiller sur notre ami Qui qui n'a pas en mieux garantir la chose

---

Les femmes trouvent à leur agrément encore plus qu'à leurs peuvent.

MME DE STAAL-DELAUNAY.

FEUILLETON.

No 19. Commencé le 11 février.

TUE-LES!

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

GEORGES MALDAGUE.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

L'annonce du départ de son mari, qui lui non plus n'avait pas dit où il allait, n'était le renversement de son dernier espoir.

Si, avant de quitter Paris, Henriette avait tenu sa promesse, Richard, en admettant qu'il ne l'aimât plus et ne voulât plus d'elle, sûr de son innocence, aurait du moins imploré son pardon.

Ce qui, au milieu de l'affreuse désillusion qu'elle subissait devait la soute air, était la pensée qu'elle verrait sa fille souvent.

Mo Lefertier lui annonça qu'elle pourrait se rendre au couvent, où la petite avait voulu entrer,—aux heures où l'on visite les élèves, aussi fréquemment qu'elle l'entendrait.

L'après-midi, lorsque Simon de Brancourt arriva rue Cortambert, il trouva Mme Brottel très pâle, très faible, mais résignée, momentanément du moins, à son sort.

Et quand elle lui eut fait le récit des derniers événements, lui apprenant aussi le nom de la coupable, Simon de Brancourt demeura quelques minutes sans parler.

Il éprouvait pour cette femme, victime de la plus épouvantable des erreurs, une de ces pitiés immenses qui arrêtent sur les lèvres jusqu'aux paroles de sympathie.

Et il se demandait par quel miracle, cette créature aux apparences frêles, avait pu surmonter d'abord les épreuves physiques, auxquelles tant d'autres eussent succombé, cette dangereuse opération du trépan qui laisse presque toujours des traces, et qui n'avait produit chez elle qu'une anémie passagère.

Puis, à son retour à la mémoire, ce choc qui avait déséquilibré l'intellect le plus solide.

La nature, heureusement, a des ressources que n'o e soupçonner la science.

Le cas présent était un des plus curieux que la médecine eût eus à enregistrer.

Les épreuves morales qu'elle venait de traverser, au lieu de le paralyser pour toujours, devaient en quelque sorte, en le forçant à travailler, consolider son cerveau, lui faire reprendre entièrement son aplomb.

Quand il quitta la maison tranquille, à moitié cachée dans la verdure, où souffrait l'épouse de Richard Brottel, la mère de la petite Eve, l'interne fut recondulit par Martine jusqu'à la porte du jardin.

—Eh bien, monsieur, dit-elle à celui-ci, croyez-vous qu'il n'aurait pas mieux valu pour madame qu'elle reste comme elle a été pendant un an?....Croyez-vous que c'est une vie que la sienne?

—Hélas! non, ce n'est pas une vie.... Nous n'avons qu'à espérer pour elle en l'avenir.

Martine fit un geste incrédule. Mais aussi-tôt, avec un autre geste, presque violent.

—Eh bien, oui, pourquoi n'espérerions-nous pas?.... Ce n'est que partie remise, il faudra bien qu'elle s'exécute, Mme Steranval!.... Il le faudra, son tour viendra! son tour viendra!

—Certes, dit Simon, espérons le, et si nous pouvions faire quelque chose pour cela.....

—Vous ne savez pas, monsieur, fit Martine qui se tenait sur le seuil du jardin pendant que le jeune homme mettait le pied sur le trottoir, la personne que je voudrais connaître, moi?

—Non, répondit Simon.

—Eh bien! celle qui a envoyé à monsieur la lettre anonyme.... celle-là, c'était une ennemie de madame.... et c'est cette lettre qui a tout fait.....

—Certes, c'est cette lettre.... Vous avez raison; si on en connaissait l'auteur, cela servirait peut-être.

—Ah! je donnerais.... tenez, monsieur, je donnerais mes dix doigts pour qu'on la découvre.....

—Espérons qu'on le découvrira..... Je le souhaite du fond du cœur, répondit Simon de Brancourt.

Et il s'en alla, après un salut cordial à la brave créature.

A peine était-il fait vingt pas dans la rue, que l'obsession qui l'avait quitté depuis son entrée chez Mme Brottel le reprenait.

Il pensait à sa sœur, et le serrement de cœur qu'il éprouvait lui apportait une impression plus poignante, qu'il n'en avait encore ressenti.

Cette impression atteignit un tel degré d'intensité qu'il en fut effrayé.

Et il murmura, livide, sentant tout à coup son cœur s'arrêter de battre :

—Quel danger la menace donc, pour que j'aie peur ainsi de l'avenir pour elle?

Avant d'entrer chez Léone de Livy, trois quarts d'heure plus tard, en traversant le jardin du Luxembourg, Simon murmurait encore, en pensant à Fabienne :

—Quel danger la menace?

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I

Richard Brottel était bien, comme il l'avait dit à sa fille, parti pour l'Italie.

Il y séjournait depuis semaines avec son amie, puis rentré dans le Midi de la France, il regagnait les Pyrénées.

Lassés de leurs pérégrinations, les deux amis cherchèrent quelque endroit tranquille où ils ne risquaient point d'être importunés, et qui pourrait leur servir de point de départ, pour des excursions intéressantes.

Ils choisirent près de Luz, en pleine montagne, sur la route de Barèges, une maisonnette adossée à une pente assez rapide d'où ils dominaient une vallée accidentée, traversée par le Gave de Pau.

Richard espérait bien passer là, inaperçu, le reste de l'été.

Il faudrait un de ces hasards que l'on peut qualifier d'importuns, pour amener dans ces parages des amis ou connaissances.

Depuis trois semaines, ils vivaient de plein air et de farniente, au milieu de cette nature magnifique, à la fois riante et sauvage, que l'on rencontre dans les Pyrénées, où de sombres sapins, gorges profondes, flots d'eau limpide murmurant à chaque pas, dans la verdure, torrents aux cascades d'écume bondissent sur leurs lits de roches.

Cette existence qui enchantait Fabienne, devait finir par paraître monotone à Richard.

Il commençait à avoir la nostalgie des grands centres, où l'on se coudoie, où l'on vit, la nostalgie surtout du travail.

Les premières semaines de voyage devaient apporter une complète diversion aux pensées sombres dont les événements récents avaient peuplé son cerveau.

Il avait vécu pour ainsi dire d'une vie nouvelle; vie factice peut-être, mais qui lui apportait ce qu'il cherchait: l'oubli.

Il était laissé aller à des emportements de passion auxquels Fabienne devait se tremper.

Elle croyait l'amour de Richard mouvé au diapason de sien.

Il ne l'aimait qu'avec ses nerfs; il s'en rendait bien compte, lui.

Et il se rendit compte aussi que jamais il ne l'aimerait autrement.

Il aimait toutes pourtant.

Il aurait donné pour cela des années de sa vie.

Aimer! c'était l'unique moyen d'oublier.

S'il n'y répondait pas comme il l'eût désiré, il était reconnaissant à Fabienne de l'affection sans bornes qu'elle lui témoignait.

Et pour viendrait où cette affection lui suffirait.

Ne fut-il pas se contenter de ce que la vie nous apporte?

Elle n'offre à chacun de nous, plus ou moins incomplète, qu'une somme de bonheur.

Lorsque l'on l'épuise, il faut attendre avec philosophie que les jours heureux reviennent, s'ils doivent revenir.

L'artiste eût certes pris son parti de cela si l'image de sa fille ne se fût dressée devant lui.

Il aimait cette enfant, non seulement avec la tendresse paternelle la plus vive, mais avec une violence jalouse, un désir qui le hantait souvent, de l'accaparer, de l'avoir à lui seul.

Ce qui ferait à présent son malheur, serait ce partage entre la mère et lui.

La crainte le torturerait toujours de voir Eve lui donner à elle la meilleure part de son cœur.

On était aux premiers jours d'août.

M. Brottel venait de recevoir de sa sœur une longue lettre dans laquelle elle lui annonçait qu'elle n'avait pu décider Eve à la suivre en Bourgogne jusqu'au mois d'octobre.

La petite fille était prise d'une véritable crise nerveuse au moment où, employant son autorité, sa tante voulait l'emmener malgré elle.

Il avait fallu céder, sous peine d'une responsabilité qu'elle ne voulait pas encourir, la laisser, provisoirement du moins, au couvent où d'ailleurs demeuraient quelques élèves, et où elle prétendait passer ses vacances.

La lecture de cette lettre devait aviver toutes les inquiétudes de Richard.

L'enfant préférait rester enfermé et continuer à voir sa mère, que de jouir comme ses compagnes de ces deux mois de vacances.

Elle lui échappait.

L'envie de partir pour Paris et de l'enlever de gré ou de force, lui vint.

Il y résista.

La violence lui donnerait-elle tout entier le cœur de sa fille?

Non, au contraire.

Il fallait prendre définitivement son parti de la situation présente.

L'hiver, Eve reviendrait avec lui; il l'aurait comme avant.

Toute cette journée, le sculpteur resta soucieux. Fabienne ne l'interrogea point.

Depuis qu'ils avaient commencé leur voyage d'amoureux, leur vie antérieure semblait oubliée.

Mlle de Brancourt demandait souvent des nouvelles d'Eve.

C'était tout.

On eût dit que chacun en commençant une existence nouvelle, voulait rayer de sa mémoire le passé.

Le lendemain Richard se leva de meilleure heure que d'habitude.

La journée s'annonçait très belle.

La brume du matin, s'accrochée en nuages blonneux aux pentes des montagnes, s'évaporait, laissant voir le bleu intense du ciel, coupé par les pics sombres.

Richard, à sa fenêtre, les coudes sur la barre d'appui, regardait les montagnes, se dégageant du brouillard, ou laissait les yeux vers la vallée, coupée par le torrent, aux cascades d'un blanc de neige.

Il était là depuis environ un quart d'heure, quand Fabienne sortit de sa chambre, un peignoir jeté sur ses épaules, vint doucement prendre place auprès de lui.

Il eut un tressaillement de surprise, recula un peu, et la contempla en chantant un sourire.

Elle était vraiment très jolie, dans cette robe de chambre rose pâle, avec les dentelles de sa longue chemise de nuit, bouffantes en coquilles chiffonnée, de la gorge aux petits pieds nus dans des sandales de satin.

Ses cheveux bruns très soyeux, avec des bouclettes emmêlées autour du visage, pendaient dans le dos en une longue natte de palmier.

Son cou flexible, gracieux, s'inclinait de son côté.

Il prit la jeune femme par la taille et la serra contre lui.

Elle mit, dans un mouvement caressant, sa tête sur l'épaule de son amant, et sa sœur lui fit une grande yeux étranges, profonds, brillants ce matin-là d'un éclat qu'il ne leur avait point encore vu.

—Tu es ravissante, murmura-t-il, en lui baisant les paupières, tu as dû dormir au moins douze heures.

Et comme, fit elle, puis j'ai fait un rêve qui, s'il était la réalité....

Elle s'arrêta.

—Quel rêve?

—Je te le dirai.... plus tard.

—Pourquoi pas à présent?

—Non, plus tard.

Et, se dégageant, elle rentra dans sa chambre.

Richard la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle en eut passé le seuil.

Ses sourcils avaient eu un froncement; son visage avait pris un air d'inquiétude.

Ce ne fut qu'un éclair.

Il s'accoula de nouveau à la fenêtre, le front sérieux, mais calme.

Pendant au moins un quart d'heure encore, M. Brottel demeura plongé dans sa contemplation.

Puis, pénétrant dans la chambre de son amie, qui finissait une toilette sommaire :

—Si nous faisions quelque excursion aujourd'hui? dit-il, la journée promet d'être superbe, je sais d'avis que nous en profitions.

—Moi, aussi, répondit-elle; où pourrions-nous aller?

—Retournons au cirque de Gavarnie..... Le spectacle en vaut certes la peine.

—Oui, certes, mais.... le chemin à faire de Gavarnie au cirque m'effraie un peu.

—Comment, toi qui aimes tant ce genre d'exercice?

—A notre dernière excursion, je n'ai rien dit, mais j'ai été très fatiguée, très disloquée.

—Pas possible! il n'y paraissait pas.

—Cela était pourtant.... Je n'ai pas voulu l'inquiéter.... En voiture tant que tu voudras, je suis prêt à aller n'importe où.

—Eh bien, retournons-y en voiture, nous n'irons pas jusqu'au cirque.....J'ai envie de marchander encore, ce superbe chien de montagne que nous y avons vu l'autre jour.

—Parions, dit Fabienne, la promenade est très belle..... Si, du reste tu veux aller jusqu'au bout, je t'attendrai à Gavarnie.

—Non pas, c'était pour toi.... J'ai vu déjà plusieurs fois cela..... Je sors immédiatement, pour retenir une voiture; par ce beau temps, elles seraient bientôt prises toutes.

Trois quarts d'heure plus tard, M. Brottel rentrait en voiture arrêtée pour dix heures.

Ils y montèrent à ce moment juste; ils ne rentreraient que pour le dîner.

Assise à sa place, Fabienne donna encore quelques ordres à la femme qui les servait.

Et la calèche fila sur la route bordée de hautes peupliers, qui conduit à Saint-Sauveur, traversa ce dernier village, une station thermale bâtie au bord du Gave de Pau, et s'enfonça dans la montagne.

Le ciel était de plus en plus bleu, l'air frais, chargé de senteurs âpres.

Ils suivaient un chemin superbe.

Richard et Fabienne demeurèrent parfois assez de temps sans causer, se laissant bercer par le mouvement de la voiture, jouissant du spectacle qu'ils avaient sous les yeux, en amateurs de la belle nature.

Parfois, par là, une autre voiture dépassait la leur, quand ce n'était pas la leur qui en dépassait une, partie en avant d'eux.

Ils rencontraient aussi quelques cavaliers ou des montagnards conduisant par la bride leur âne ou leur cheval, pour les offrir aux excursionnistes, les placer avant d'arriver à Gavarnie où la concurrence est acharnée.

La voiture filait toujours.

Les chevaux étaient bons; on ne voulait pas déjeuner trop tard, et le cocher les stimulait aux endroits où la montée le permettait.

Bientôt on arriva en vue du chemin étroit qui longe ce qu'on appelle le *Chaos*, un amas confus de roches roulées là, au cours de quelque cataclysme, tenant pour la plupart les unes sur les autres par un miracle d'équilibre, et donnant bien l'image imposante et effrayante du bouleversement qui avait ébranlé peut-être une montagne entière.

Deux cavaliers, un homme et une femme, devancés par un guide à cheval comme eux, débouchèrent du chemin contournant; les quatriers de rob, au moment où la calèche s'allait y arriver.

Le cocher arrêta son attelage pour les laisser passer.

Le cheval du guide avait pris le petit trot, celui du cavalier et de l'amazone également.

La voiture venait de se remettre en marche.

On se croisa en se regardant de part et d'autre.

Richard Brottel et Fabienne de Brancourt étouffèrent une exclamation.

Mais un cri strident atteignit leurs oreilles.

En même temps, involontairement, ils se retournèrent.

L'amazone avait arrêté son cheval.

Elle semblait chancelier sur sa selle.

Son compagnon, qui la devançait d'une vingtaine de pas, revenait vers elle et la soutenait tandis que le guide tournait bride de leur côté.

—Allez! allez! dit Richard Brottel à son cocher, celui-ci faisant mine d'arrêter.

La voiture tourna le chemin disparaissant derrière la première masse granitique.

Les deux amis se regardèrent.

Fabienne était pâle, Richard aussi.

—M. et Mme Steranval!

—Oui, dit Mlle de Brancourt.

Ni l'un ni l'autre ne desserra les dents jusqu'à Gavarnie.

Là seulement, avant de mettre pied à terre devant l'hôtel où ils comptaient déjeuner, Richard murmura :

—Quelle rencontre!

—Oui, dit Fabienne, plus bas encore, quelle rencontre!

Ce fut tout.

Le hasard que M. Brottel ne redoutait point pourtant, venait de lui jouer le plus mauvais tour qu'il pût lui jouer.

En pleine montagne, sur une route à peine fréquentée, il le mettait en présence de ceux qu'il eût tout fait pour éviter, dans les circonstances surtout où il se trouvait, ayant son amie à ses côtés.

Richard sentait, aussi bien que Fabienne, que parler de cela amènerait entre eux une gêne, un froid pénible.

Ils ne devaient point savoir ce qui s'était passé derrière eux sur la route.

M. Steranval arrivait à temps pour empêcher sa femme de glisser de sa selle.

Pendant que le guide, sautant de son cheval qu'il attachait à un arbre, saisissait par la bride les deux autres monture, il aidait Henriette à descendre.

Son mari, en la soutenant, l'entraîna vers un talus, la fit asseoir sur l'herbe, et fouilla lui-même dans en poche, pour y trouver le flacon de ses sels anglais, qu'elle y avait toujours.

Elle respira longuement, à plusieurs reprises.

Le sang remontait à sa bouche, mais elle tremblait toujours.

La commotion avait été rude, l'ébranlement nerveux ne se dissiperait peut-être que lentement.

Heureusement, le grand air par était un auxiliaire puissant.

M. Steranval força sa f mme à avaler quelques gorgées d'un cordial qu'il emportait toujours dans leurs excursions.

Elle se remit plus vite qu'il n'était osé l'espérer.

Elle n'avait pu prononcer que ces paroles, en le regardant avec son regard polgnant :

—Tu m'avais dit qu'Aimée était rentrée réconcilié chez son mari.

—Je le croyais, répondit il, mais sans doute.... il était trop tard.

Un sanglot déchira la gorge d'Henriette, un sanglot sans larmes.

Elle resta le dos appuyé au talus, adossée à l'arbre contre lequel M. Steranval l'avait fait asseoir, les yeux clos, le visage convulsé par une indicible torture morale.

Puis, ses traits se détendirent, elle rouvrit lentement les yeux, ses narines palpitèrent.

La brise lui caressait le visage; un filet d'eau coulait à ses pieds, apportant à ses oreilles un murmure cristallin très vocalu.

Elle n'entendait que ce bruit clair de cascade dans la paix immense de la montagne.

La route était désertie.

M. Steranval et le guide la regardaient silencieux.

Les chevaux attendaient, sans un hennissement, sans un bruit de sabots sur le sol.

—Peux-tu remonter sur ta selle? demanda enfin le député.

—Oui, répondit-elle, en lui donnant la main, pour qu'il l'aidât à se relever.

Quand elle le fut sur ses jambes, s'ils resta un moment étourdie.

—Ne fetions-nous pas mieux, d'attendre le passage d'une voiture, reprit son mari, il en descend quelquefois à vide.

—Je pourrais remonter jusqu'à Gavarie, et se ramener que, dit le guide.

—Je crois que ce serait sage.

Le montagnard enfourchait déjà sa bête : Henriette l'arrêta d'un geste.

—Inutile, je suis remise; cela me fera du bien au contraire.... Nous reprendrons notre voiture à Saint-Sauveur.

—Tu le veux? demanda son mari; tu te sens assez forte pour aller jusque-là?

—Parfaitement; je le répète, cela me fera du bien.

Légère, elle se remit en selle.

Et, le guide toujours en avant, ils continuèrent à descendre la route pratiquée à travers la montagne.

Eux non plus ne parlèrent point.

A part les questions adressées relativement à l'état de ses forces, questions auxquelles elle répondait par monosyllabes, ils n'échangèrent point dix paroles.

Elle pressait sa bête comme si une course rapide eut calmé son agitation.

L'allure des autres se réglait sur la sienne.

Un sujet fut vite parcouru.

A Saint Sauveur, ils s'arrêtèrent.

M. Steranval offrit à sa femme d'y rester jusqu'au lendemain si elle se sentait fatiguée.

La partie supérieure du coffret contenait les quelques bijoux qu'elle portait en voyage : la partie inférieure, qu'elle seule savait ouvrir.... un flacon où il ne restait plus que très peu d'un liquide incolore, et une petite gaine de cuir renfermant une seringue de Pravas.

Mme Steranval avait emporté en fraude la seringue et le flacon, laissant croire à son mari qu'elle n'en possédait point d'autres que ceux qu'il lui avait confiés.

Tout en ayant le ferme volonté de guérir, la morphinomane se faisait parfois une piqûre en dehors de celles que lui prescrivait son mari.

Il y avait plusieurs semaines qu'elle n'avait pas t ré le double fond du coffret où bois des idées.

Mais cette fois, elle emplit la seringue et s'enfonça l'aiguille dans la chair avec une volupté âcre.

Le flacon était vide.

Elle remit le tout dans la cachette où se trouvait aussi un papier plié en quatre.

Ce papier était une ordonnance qu'elle se faisait délivrer au commencement de l'hiver, par un médecin de quartier auquel elle s'était plainte de névralgies atroces.

Avec cette ordonnance, elle pouvait se procurer partout le délicieux poison.

—Demain, murmura-t-elle en la déplaçant pour la lire, je trouverai bien le moyen de pénétrer dans une pharmacie sans être vue.

II

Richard Brottel et Fabienne de Brancourt n'étaient rentrés à Luz que vers le soir.

Le plaisir de leur excursion devait être gâté par la rencontre du matin.

Cet incident assombrit leur journée.

Pourtant, quand ils eurent dîné en tête-à-tête, sous la véranda de la maisonnette, leur pensée prit un autre cours.

Le coucher du soleil, comme l'avait été son lever, était splendide.

Les montagnes s'estompaient de violet, sur le fond de pourpre rayé d'or du ciel.

Un calme immensé planait au dessus de ces sommets bientôt noyés dans les brumes de la nuit, sur cette vallée accidentée, sauvage, aux ravins sombres et profonds.

Fabienne avait remis le peignoir rose du matin.

Richard l'aimait, dans cette longue robe flottante, où son corps souple était à l'aise, en taille hors de la prison du corset, plus molle, plus ondoyante.

Elle avait posé ses coudes au bord de la table, son bras aux tons blancs, d'un modelé parfait, sortant des larges manches garnies d'une haute dentelle.

Elle souriait à son ami d'un sourire qui déconvrait à demi ses dents fines, serrées l'une contre l'autre.

Sa bouche ressemblait ainsi à une grenade ouverte.

Ses yeux très doux avaient dans la demi-obscurité des gris, leur reflet d'or.

Et l'avenir, en ces moments, semblait à Richard moins noir.

Ses amis avaient raison, il se referait une vie.

En plongeant ses yeux dans ceux de Fabienne, les scènes s'effaçaient encore.

Ils rentrèrent dans une pièce dont les fenêtres ouvraient sur un large balcon de bois.

Ils se tinrent dans l'embrasure de la fenêtre, leurs têtes se touchant, tous deux regardant vaguement le couchant.

Fabienne jeta sa tête de côté en la relevant légèrement.

Et elle murmura, la bouche collée à l'oreille de son ami :

—J'ai quelque chose à te dire.

—Quoi donc? demanda-t-il, en la repoussant légèrement pour le regarder en face.

—Un secret, fit elle plus bas

—Quel secret? dit-il intérioqué.

Elle ne répondit point, le visage tou jours caché sur son épaule.

Et Richard répéta, saisi comme d'une inquiétude :

—Quel secret?

Qu'avait elle?

Il la prit par les épaules, après avoir dénoué ses mains, la forçant à reculer, à le regarder.

Ses yeux d'or soutinrent l'interrogation des siens.

Richard se sentait pâlir.

Il fallait assez jour encore pour qu'il pût détailler les traits de la jeune femme.

Il y découvrait des traces de fatigue qu'il n'avait jamais aperçues, même après les plus longues journées d'excursions ou de voyage.

Les narines lui semblaient pincées, les paupières encerclées de bistre, l'ovale du visage allongé.

Il demanda :

—Qu'as tu?

—Ce que j'ai?

—Et tu malade?

—Richard! pressonge-t-elle avec une intonation plus émue.

Il la lâcha.

Il recula d'un pas.

Elle croisa d'abord les bras sur sa poitrine, comme pour empêcher son cœur de battre.

Et lui, plus pâle, la considérait cette fois, de la tête aux pieds.

Soudain, il lui sembla qu'elle avait dans son attitude.

Il comprit, jeta un cri, et, violent, la saisit par le poignet.

—Tu es malade? fit-il d'une voix qui sifflait dans sa gorge.

Et il répondit-elle dans un long soupir de douleur.

Richard Brottel lâcha le bras de son amie après brusquement qu'il l'avait saisi.

Il recula.

Sur pâlir était maintenant de la lividité, mais ses yeux lançaient des éclaires.

Il prit sa tête à pleines mains, et par trois fois répéta :

—Malheur! malheur! malheur!

Fabienne, tombée sur une chaise, y resta, le buste penché, la tête inclinée, comme une coupable qui attend son arrêt.

Elle devinait ce qui se passait dans l'esprit de cet homme, qu'elle aimait à la folie, qu'elle avait aimé jusqu'au crime.

Il fallait, pour sémenter leur amour, un lien que rien ne pourrait rompre. L'avez brûlait ses lèvres; elle ne le prononçait pas encore.

Elle croiate la sainteté qui ne lui était pas venue jusqu'alors.

Comment allait-il l'accueillir, lui, cet ayeu?

Des paroles échappées de temps à autre lui apprirent qu'il redoutait à l'égal d'une calamité un pareil événement.

Fabienne en remit à plus tard l'annonce.

Elle choisirait un moment plus propice; elle lui dirait la vérité.

Ayant, la confession était faite.

Restée dans son attitude affaissée, elle attendait.

Richard marchait à travers la chambre, d'un pas saccadé.

Il sortit sur le balcon, où il resta, une main à la rampe, portant fréquemment l'autre à son front.

Les idées se heurtaient dans son cerveau en bouillon formidables.

Une fièvre faisait battre violemment ses tempes.

L'air, devenu très frais, rafraîchit son sang, le calma peu à peu.

Il se retourna du côté de Fabienne.

Elle avait redressé le front.

Un coude appuyé sur le dossier du siège, le menton dans la main, elle le regardait.

Il demeura un moment immobile, l'âme encore agitée, le visage tourmenté, ses pensées brisées.

Puis, avec un grand geste brusque, le geste de jadis qu'on qu'il s'arrête à une de ces idées sur lesquelles on ne revient pas, il alla à elle, la prit par les mains, la força à se lever et, la tenant devant lui, les yeux dans ses yeux, d'une voix sonde, hachée, il dit :

—C'est un malheur cela.... oui, un malheur. Chaque fois que l'on jette dans le monde un innocent qui hérera, qui souffrira, qui pleurera de larmes que nous pleurons tous, qui, le cœur étreint plus souvent d'angoisse que dilaté de bonheur, traversera la vie comme nous l'avons traversée, pour se demander à chaque heure, ce que nous y faisons,—oui, chaque fois, il y a un être nait par nous, c'est une tristesse qui doit nous saisir, un remords!....

"Tu ne sais pas cela, toi qui es jeune et qui n'a pas souffert.... Tu es heureuse, parce que la nature veut que la femme soit heureuse.... et parce qu'il le semble que la créature qui viendra nous lient plus l'un à l'autre.

"Ecoute-moi.... Je ne veux point que cet enfant soit un enfant sans père, sans nom..... Se venge, pour moi.... c'est peut-être un bien.... Mais le passé enfoui dans un complet oubli.... le passé mort!.... Tu aimes mon Eve, je le sais, tu serres une sœur pour elle.... Quand la raison lui viendra.... quand elle pourra comprendre, ma fille te pardonnera.....d'avoir remplacé sa mère.....

Il s'arrêta.

Ces derniers mots l'étranglaient.

Richard Brottel serra plus fort entre les siennes les mains de Fabienne de Brancourt.

L'étreinte était nerveuse, les doigts devenaient des tenailles.

Elle ne sentait point la douleur de cette pression.

Tout en ayant le ferme volonté de guérir, la morphinomane se faisait parfois une piqûre en dehors de celles que lui prescrivait son mari.

Il y avait plusieurs semaines qu'elle n'avait pas t ré le double fond du coffret où bois des idées.

Mais cette fois, elle emplit la seringue et s'enfonça l'aiguille dans la chair avec une volupté âcre.

Le flacon était vide.

Elle remit le tout dans la cachette où se trouvait aussi un papier plié en quatre.

Ce papier était une ordonnance qu'elle se faisait délivrer au commencement de l'hiver, par un médecin de quartier auquel elle s'était plainte de névralgies atroces.

Avec cette ordonnance, elle pouvait se procurer partout le délicieux poison.

—Demain, murmura-t-elle en la déplaçant pour la lire, je trouverai bien le moyen de pénétrer dans une pharmacie sans être vue.

II

Richard Brottel et Fabienne de Brancourt n'étaient rentrés à Luz que vers le soir.

Le plaisir de leur excursion devait être gâté par la rencontre du matin.

Cet incident assombrit leur journée.

Pourtant, quand ils eurent dîné en tête-à-tête, sous la véranda de la maisonnette, leur pensée prit un autre cours.

Le coucher du soleil, comme l'avait été son lever, était splendide.

Les montagnes s'estompaient de violet, sur le fond de pourpre rayé d'or du ciel.

Un calme immensé planait au dessus de ces sommets bientôt noyés dans les brumes de la nuit, sur cette vallée accidentée, sauvage, aux ravins sombres et profonds.

Fabienne avait remis le peignoir rose du matin.

Richard l'aimait, dans cette longue robe flottante, où son corps souple était à l'aise, en taille hors de la prison du corset, plus molle, plus ondoyante.

Elle avait posé ses coudes au bord de la table, son bras aux tons blancs, d'un modelé parfait, sortant des larges manches garnies d'une haute dentelle.

Elle souriait à son ami d'un sourire qui découvrait à demi ses dents fines, serrées l'une contre l'autre.

Sa bouche ressemblait ainsi à une grenade ouverte.

Ses yeux très doux avaient dans la demi-obscurité des gris, leur reflet d'or.

Et, appelant à son aide toute sa raison, toute sa magnanimité d'homme que l'expérience de la vie a rendu bon, indulgent, faisant taire le double sentiment de colère et de douleur qui bouleversait son être, il se disait qu'il ferait ce qu'il avait fait : qu'il pardonnerait.

L'expiation, du reste, n'aurait-elle pas été assez terrible?

En ce moment, pendant qu'Henriette répétait, les mains jointes, ses yeux noyés, levés dans une invocation : "Mon Dieu, ayez pitié de moi; vous m'avez donc maudite?" cette pensée traversait le cerveau de son mari.

Et lui aussi demeurait pâle, sa gorge se serrait.

C'était cette émotion qui l'empêchait de répondre.

Ces dernières paroles prononcées dans une plainte, Mme Steranval demeura la tête basse, abîmée dans le fauteuil où elle s'était assise.

M. Steranval la considérait toujours sans parler, avec la même pâleur au front.

Elle se redressa.

—Ainsi, fit-elle Mlle de Brancourt serait l'amie de M. Brottel?

—Non n'en savons encore